

Lettre de M. Jousse sur l'état général de l'œuvre  
et sur l'école supérieure de jeunes filles.

Thaba-Bossiou, 21 janvier 1873.

Nous sommes dans un moment où l'on pourrait être tenté de croire que l'avenir est menaçant, que le paganisme a repris de nouvelles forces, et que les chances de l'évangélisation sont moindres que par le passé. Pour mon compte, je ne le crois pas; demain, les choses pourront avoir un tout autre aspect. Ce bruit, cette agitation, ne sont pas encore, il est vrai, l'agonie du paganisme; mais il a reçu des coups assez violents pour donner de vives inquiétudes à ceux qui ont intérêt à veiller sur sa conservation. Nous n'avons donc qu'à marcher en avant en nous appuyant toujours davantage sur le divin chef de l'Eglise, Jésus-Christ.

Dans le cours de l'année qui vient de finir, dix personnes environ ont été converties dans cet endroit. C'est fort peu. Espérons que pendant celle-ci, on verra un bien plus grand nombre de pécheurs se tourner vers le Seigneur. Tous, nous éprouvons le besoin d'un nouveau réveil, nous le demandons avec instances, et Dieu nous l'accordera. Que ce soit bientôt ! L'Eglise a été affligée par les chutes de plusieurs de ses membres; leur repentir, sans amoindrir la gravité de leurs fautes, nous a portés à bénir Dieu. Mais quel mal ces infidélités ne font-elles pas au dehors, parmi les païens ! Du reste, l'Eglise, dans son ensemble, a marché d'une manière satisfaisante; ses membres ont évangélisé les villages païens environnants; les femmes, quelques-unes du moins, déploient beaucoup de zèle et se font écouter. L'école a continué sans interruption toute l'année; le nombre des élèves a un peu diminué en ce moment, mais cela tient en partie à ce que quelques-uns d'entre eux se sont mariés; en partie aussi, aux travaux des champs.

Dans l'annexe de Kémé, j'ai dû remplacer l'instituteur par un autre. Il y a là une pauvre femme malade qui est bien édifiante ; une partie de son corps est paralysée, mais son cœur est rempli de joie ; elle exhorte tous ceux qui l'approchent. Sa foi triomphe de la douleur. Elle me disait un jour : « Mourir n'est pas difficile quand on meurt dans le Seigneur. Je ne tiens aucun compte de la douleur ; Dieu est ici. »

Parmi les personnes qui ont été amenées à la connaissance de l'Évangile cette année, je dois mentionner la femme du très célèbre prophète des Bassoutos : Chapi. Le salut est entré, je l'espère, dans sa maison ; la voix de la prière s'y fait entendre. Dieu veuille que lui aussi renonce au mensonge et devienne un vrai croyant.

Il y a sur la montagne de Thaba-Bossiou, un vieillard très intéressant, un oncle de Moshesh, nommé Ratsiou. Accablé sous le poids des années, il ne peut plus sortir de chez lui ; mais son esprit est encore d'une lucidité remarquable. J'ai lieu de croire qu'un rayon de la grâce a pénétré dans son cœur ; il écoute avec avidité la parole du Seigneur. Avec quelle indignation il a repoussé les prêtres de Rome, qui, à l'aide de flatteries, voulaient faire de lui un de leurs adeptes ! En sortant de chez lui, dimanche dernier, je me suis rendu auprès d'un de ses frères, aussi très âgé et infirme. Il vit dans une misérable hutte, sur le bord d'un précipice. Salomé, sa femme, est une chrétienne. Leurs jours s'écoulaient dans la solitude ; personne ne se détourne pour les visiter. Nous avons engagé Salomé à bien exhorter son mari ; elle nous a assuré qu'elle le faisait. Quelle existence ! Et c'est pourtant un homme qui a eu sa part de gloire dans ce pays ! Vanité des vanités !

Vous savez, Messieurs, que depuis le mois d'octobre dernier, l'école supérieure de jeunes filles est tombée complètement à notre charge. A partir de ce moment, nous avons porté le chiffre des élèves de quatorze à dix-huit.

Pendant ces trois mois, ma femme les a poussées autant que possible. Toutes savent maintenant filer et tricoter; au dernier examen, qui a eu lieu il y a quelques jours, il y avait dans la corbeille, entre autres choses, des chaussettes et des petits bas d'enfant entièrement tricotés par nos jeunes filles. Elle sont aussi avancées pour la couture. Les résultats, au point de vue de l'éducation, qui est le plus important à nos yeux, ont été tellement encourageants qu'à la rentrée des classes, le mois prochain, nous voudrions porter le nombre de nos élèves à trente. L'adage : *chacun pour soi*, n'est que trop généralement suivi dans ce pays; l'éducation reçue en commun tend à le faire disparaître. Elle élargit les cœurs, elle adoucit les aspérités du caractère; le plus fort doit tenir compte du plus faible. Les habitudes d'ordre et de propreté auxquelles nous formons nos élèves ne seront pas perdues pour l'avenir, alors même que plus d'une de ces jeunes filles pourra s'en départir plus ou moins après être sortie de l'école. La civilisation vers laquelle nous poussons nos chères enfants, est une civilisation à leur portée, dont il leur sera possible de conserver les habitudes en rentrant dans la vie ordinaire. Nous nous trouvons très heureux au milieu de notre famille adoptive, et nous ne négligeons rien pour que tout le monde soit heureux autour de nous. L'oisiveté est bannie de l'école; le temps des élèves est partagé entre les leçons, les travaux de jardinage et les travaux de couture. Nous recourons rarement à des punitions. Dernièrement, une jeune fille désobéit plusieurs fois; au culte du soir, je lui témoignai la peine que me faisait éprouver sa conduite et je lui ordonnai de se retirer au dortoir pendant que nous prierions. Elle en fut tellement affectée qu'une demi-heure après elle vint en larmes me supplier de lui pardonner. Tout n'est pas joie, sans doute, dans notre entreprise; mais nous avons sujet de bénir Dieu pour les encouragements qu'il nous donne; nous n'éprouvons qu'un regret :

c'est que le nombre de nos élèves soit si petit ; nous voudrions en avoir deux cents ; mais nos forces sont limitées. Nous attendons le secours que nous vous avons demandé. Puisse-t-il nous venir bientôt ! Nous ne cessons d'adresser à Dieu cette prière.



HOMMAGE D'UN PASTEUR A LA MÉMOIRE DU MISSIONNAIRE  
SAMUEL ROLLAND.

Au moment où nous mettions sous presse, nous avons reçu d'un de nos pasteurs les plus vénérés les lignes suivantes que nous nous hâtons de reproduire :

Lacaze, 10 avril 1873.

Monsieur et très honoré frère,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt la notice nécrologique que vous avez insérée dans le dernier cahier mensuel du *Journal des missions*, sur les derniers moments de notre cher missionnaire Samuel Rolland. Malgré la distance qui nous sépare du lieu où ses restes mortels reposent dans l'espérance et dans l'attente d'une bienheureuse résurrection, voudriez-vous permettre à l'un de ses amis et plus anciens condisciples, à l'aide de votre excellent journal, de déposer sur sa tombe lointaine la fleur du souvenir fraternel et de payer à sa mémoire un humble tribut de reconnaissance, de vénération et d'affection chrétiennes ! C'est dans l'Institut de Glay que j'ai connu Samuel Rolland et Pellissier, devenus tous les deux missionnaires au Sud de l'Afrique, et maintenant recueillis dans la gloire auprès de notre Dieu-Sauveur qu'ils ont servi avec tant de dévouement et de fidélité. Voici bientôt quarante-sept années depuis notre séparation, mais j'ai toujours conservé un bien précieux souvenir de ces chers condisciples, parti-